



Henrique Barreto Nunes, Olivier Bourgois, François Dupuigrenet
Desroussilles, Markus Gerlach, Florence Noiville, Bernard Pivot, Martine
Poulain, James Raven, Gianni Riotta, Barbro Thomas, Jean-Sébastien
Dupuit et Anne-Marie Bertrand

Le livre et ses imaginaires Rencontre européenne

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Quelques feuilles de papier cousues ensemble (ou l'étonnement d'un escargot enfant)

Anne-Marie Bertrand

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque
publique d'information
Année d'édition : 2001
Date de mise en ligne : 17 janvier 2014
Collection : Paroles en réseau



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BERTRAND, Anne-Marie. *Quelques feuilles de papier cousues ensemble (ou l'étonnement d'un escargot enfant)* In : *Le livre et ses imaginaires : Rencontre européenne* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2001 (généré le 18 mai 2016). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/950>>. ISBN : 9782842462079.

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Quelques feuilles de papier cousues ensemble (ou l'étonnement d'un escargot enfant)

Anne-Marie Bertrand

À cette « conférence d'introduction », j'ai trouvé un titre (et même un sous-titre) que je vous propose : « Quelques feuilles de papier cousues ensemble », c'est peu ou prou la définition du livre selon l'administration des douanes. Quant à l'« escargot enfant », il vient de chez Pascal Quignard : « Un livre est assez peu de chose, et d'une réalité sans nul doute risible au regard d'un corps. Il ne se transporte au réel que sous des dimensions qui ne peuvent impressionner que les mouches, exalter quelques blattes peut-être, étonner les cirons. Parfois l'œil d'un escargot enfant¹. »

J'assume aujourd'hui, devant vous, le redoutable honneur et la tâche redoutable d'introduire cette rencontre autour des imaginaires du livre. Tâche redoutable car, d'une certaine façon, toute l'histoire littéraire mais aussi une bonne partie de l'histoire politique française tournent autour de la question de la langue, de l'écrit et du livre – de l'abbé Grégoire à l'enseignement de la langue corse, de la place de la littérature au lycée au débat sur le prêt payant en bibliothèque. Tâche redoutable parce que l'autobiographie de lecteur est quasiment devenue un genre littéraire à part entière – n'évoquons que les derniers arrivés, Quignard, Debray ou Dumayet. Tâche redoutable car le livre, l'avenir du livre, la mort du livre, sont aujourd'hui des marronniers – comme on dit dans la presse pour les sujets récurrents : tous les automnes, la chute des feuilles, la rentrée scolaire, les prix littéraires et la mort du livre. Tâche redoutable car le discours sur le livre est forcément passionné et passionnel, puisque ce sont les pro-

fessionnels de l'écrit, eux-mêmes lecteurs mais aussi écrivains ou écrivains qui en parlent – ou en écrivent. Tâche redoutable, enfin, parce que l'image du livre, en France, est aujourd'hui ambivalente, à la fois de distinction et de rejet.

Ces remarques seront peut-être développées, au moins pour certaines d'entre elles, dans les tables rondes qui vont suivre. Pour ma part, en guise d'ouverture, je n'aborderai que quelques points : le statut paraît-il exceptionnel du livre en France, mais aussi, dans une deuxième partie, la métamorphose de ce statut et, enfin, quelques interrogations sur les frontières européennes de cet imaginaire.

L'exception du livre en France

La France, disent les analystes, est une nation littéraire². Des écrivains y ont leur place au Panthéon, en premier lieu Voltaire et Rousseau. Des funérailles nationales, dont la ferveur nous dépasse, ont salué la mort de Victor Hugo. André Gide, à l'occasion de sa mort, a fait la couverture de *Paris-Match*. Blaise Pascal et Antoine de Saint-Exupéry figurent sur nos billets de banque. Nos rues et nos places gardent le souvenir de nos écrivains – il existe même, à Paris, un « square des écrivains combattants morts pour la France ». Nos collèges, nos lycées, nos bibliothèques portent des noms littéraires. La scène politique a accueilli nombre d'écrivains, de Chateaubriand à Lamartine, de Barrès à Hugo, de Sartre à Malraux. Symétriquement, les hommes politiques français se targuent volontiers de littérature – les candidats à de hautes fonctions politiques doivent faire la preuve de leur goût et de leur talent pour la chose

Anne-Marie Bertrand, Direction du livre et de la lecture, ministère de la Culture et de la Communication.

1. Pascal Quignard, *Petits traités*, Gallimard, 1997, (Folio).

2. Priscilla P. Ferguson, *La France nation littéraire*, Éditions Labor, 1991.

littéraire, en passant à la télévision l'oral de littérature chez Pivot ou en publiant des livres – *François I^{er}* ou *La tentation de Venise*. Charles de Gaulle est aujourd'hui entré en Pléiade, le Panthéon des lettres, et cet homme d'État disait que « si quelque infirmité l'avait empêché de choisir le métier des armes, il aurait consacré sa vie à écrire » ; un de ses collaborateurs des années de guerre se souvient de lui, « à sa table de travail, la plume à la main (...). Appuyé à son bureau, dans le nuage de cigarettes, il écrivait, raturait, reprenait son texte, achevait³ ».

Tous ces signes sont des indices de la place symbolique du livre – et de la littérature : en l'espèce, il est bien difficile de distinguer le support et son contenu. J'évoquerai ici, plus particulièrement, quelques liens (spécifiquement français ?) entre livre et politique : le personnage politique et littéraire de François Mitterrand, la croyance (française) que le livre peut faire les révolutions et le lien entre le livre et la liberté.

Mitterrand, le livre et la littérature

On se souvient peut-être que la photo officielle du président Mitterrand, en 1981, fut prise par Gisèle Freund. Le président fut photographié dans la bibliothèque de l'Élysée, un livre ouvert à la main. Bien que la couverture du livre fût invisible, on sut cependant bien vite qu'il s'agissait des *Essais* de Montaigne. Posture de président lisant, de président lecteur, de président lettré. Communication sur la posture du président lisant, lecteur, lettré. Le philosophe Jacques Rancière analyse comment, lors de l'élection présidentielle de 1988, François Mitterrand

rebondit sur cette image en l'enrichissant d'une posture d'écrivain : « Mitterrand préféra écrire. Cela s'appela : *Lettre à tous les Français*. Les esprits forts aussitôt ricanèrent : épaisse comme elle était, qui donc allait la lire parmi ceux auxquels elle était adressée ? Insondable naïveté des esprits forts, de ceux pour qui des mots sur du papier ne tiennent jamais en face de quelque réalité. La réponse est pourtant évidente. Peu importe le nombre de ceux qui la lisent. L'essentiel est qu'elle soit adressée et signée⁴. » Le même Jacques Rancière ajoute ailleurs : « Les énoncés politiques ou littéraires font effet dans le réel (...). L'homme est un animal politique parce qu'il est un animal littéraire, qui se laisse détourner de sa destination "naturelle" par le pouvoir des mots⁵. »

Enfin, dernier trait que j'emprunterai à cet exemple présidentiel, la confusion entre la biographie et la littérature, entre l'homme et le personnage. On se souvient du titre du documentaire de Patrick Rotman et Jean Lacouture : « François Mitterrand, le roman du pouvoir ». Pierre Nora va encore plus loin et analyse ainsi la confusion entre le registre politique et le registre littéraire : « S'il est vrai que le lien entre le politique et le littéraire est un des traits les plus marqués de l'identité historique et nationale française, il faut reconnaître que François Mitterrand représente le sommet du genre et probablement le chant du cygne, puisqu'il est à la fois peintre et modèle, acteur et auteur, romancier de sa vie et sujet du roman. On ne peut guère aller plus loin. Mitterrand a fait donc de sa personne à la littérature. Elle le lui a rendu généreusement⁶. »

3. Claude Bouchinet-Serreulles, *Le Monde*, 10 novembre 2000.

4. *Aux bords du politique*, La Fabrique, 1998.

5. *Le Partage du sensible*, La Fabrique, 2000.

6. « Un Homme à mots », *Le Débat*, n° 112, 2000.

Extrapolons à partir de cet exemple présidentiel.

Le pouvoir des mots sur du papier peut-il contribuer à faire l'histoire? Voilà bien une croyance française, une croyance spécifiquement française, que Gavroche disait déjà en chanson: « Je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire,

Le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau. »

Régis Debray s'interroge sérieusement « si et comment les livres font les révolutions » et cite, comme contrepoint à cette extraordinaire question française, l'hypothétique ouvrage d'un Daniel Mornet anglais: *Les origines intellectuelles de la révolution anglaise*, titre que Debray juge saugrenu et provocateur – mais que les Russes ou les Israéliens, dit-il, pourraient adapter à leur histoire⁷. Les livres font-ils les révolutions? Les livres ont-ils fait la Révolution française? Habermas rappelle que pour Kant, c'est la circulation de l'écrit et la discussion autour des textes – la « lecture discutée », le débat d'idées, dirions-nous aujourd'hui – qui fondent l'usage public de la raison. La circulation de l'écrit comme source, étincelle ou moteur de la Révolution est une idée largement partagée par les historiens politiques. Au premier rang desquels, Tocqueville: « Cette circonstance, si nouvelle dans l'histoire, de toute l'éducation politique d'un grand peuple, entièrement faite par les gens de lettres, fut ce qui contribua le plus peut-être à donner à la Révolution française son génie propre » (*L'Ancien Régime et la Révolution*).

« L'éducation politique faite par les gens de lettres... » En quoi cette éducation consistait-elle? Les his-

toriens distinguent deux facteurs complémentaires: d'une part, la circulation des idées des « philosophes » et des encyclopédistes; d'autre part, la diffusion de libelles, de satires ou de pamphlets contribue à miner le pouvoir. Robert Darnton: « Les brochures politiques brodent une douzaine de motifs sur un seul thème: la monarchie a dégénéré en despotisme. Elles n'appellent pas à une révolution, ni ne prévoient 1789, ni même ne discutent beaucoup les transformations profondes, politiques et sociales qui rendraient possible l'abolition de la monarchie. Sans y penser, elles préparent pourtant cet événement en désacralisant les symboles et en dégonflant les mythes qui avaient fait accepter comme légitime la monarchie à ses sujets⁸. »

Les livres auraient contribué à détruire l'image monarchique. Pas si simple, rétorque Roger Chartier, qui souligne que les ouvrages des philosophes étaient largement diffusés dans la société, chez des lecteurs qui auront vis-à-vis de la Révolution des attitudes diamétralement opposées. Ainsi se garde-t-il d'accorder aux livres « une trop immédiate puissance », mais rappelle-t-il, au contraire, qu'ils (les livres) « autorisent des usages et des compréhensions multiples⁹ ». L'essentiel, dit encore Roger Chartier, est « moins dans le contenu des livres philosophiques » que dans « un mode de lecture inédit qui développe une attitude critique, détachée des dépendances et des obéissances qui fondaient les représentations anciennes ». La croyance dans le pouvoir des livres, dans le pouvoir des mots sur du papier doit ainsi être replacée, resituée, restituée dans l'histoire de la lecture elle-même.

7. *Par amour de l'art: une éducation intellectuelle*, Gallimard, 1998.

8. Cité par Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Seuil, 1990.

9. *Ibid.*

Cette croyance (dans le pouvoir du livre) en France est-elle liée à notre histoire catholique? Est-elle liée à notre histoire politique? C'est un point que la première table ronde abordera peut-être. Ici, je me contenterai de souligner que, depuis les Lumières et la Révolution, l'histoire politique française est sous-tendue par l'idée que la République doit s'appuyer sur des « citoyens éclairés ». Et que l'articulation entre la liberté et la connaissance est fondamentale. Comme le disait déjà Condorcet, « jamais un ignorant ne sera libre ». D'où la passion politique de la France pour l'école. D'où l'importance accordée depuis Jules Ferry et ses épigones au partage du savoir. D'où, j'y reviens, l'importance accordée au livre comme vecteur de savoir et outil de partage de ce savoir. Jules Ferry: « Pour nous, le livre, quel qu'il soit, c'est l'instrument fondamental et irrésistible de l'affranchissement de l'intelligence. » D'où, excusez-moi pour ce raccourci, l'importance accordée aux bibliothèques comme outil de partage de la culture et du savoir. Je cite quelques extraits de rapports officiels: « À l'instar de l'instruction au XIX^e siècle, la lecture doit être reconnue comme un véritable service public. C'est aux bibliothèques qu'il appartient d'assurer ce service », (Commission Bibliothèques et lecture publique du VI^e Plan, 1970). « Nul n'a jamais contesté que la lecture publique, comme l'instruction publique, devait être un service public », (Rapport Yvert, « Décentralisation et bibliothèques publiques », 1984). « La lecture publique, si elle est devenue souvent le fer de lance de la politique culturelle de certaines collectivités, n'a pas encore trouvé sa juste place dans

nos institutions, à côté de l'école, comme le souhaitait Jules Ferry », (Rapport du président du CSB, 1995). Le parallèle fréquent entre la bibliothèque et l'école souligne, une nouvelle fois, la croyance dans le pouvoir émancipateur du livre. Dans le livre comme outil de liberté. Ici, il faut citer l'éditrice Viviane Hamy: « Le désir de lire, le désir de donner à lire a dynamité la peur que je peux avoir de la vie – je ne peux l'exprimer qu'en ces termes – et je voudrais pouvoir faire accéder le plus grand nombre de personnes à cette liberté-là¹⁰. » Liberté qui peut prendre des formes multiples, la liberté de celui qui apprend et comprend le monde comme la liberté de celui qui dialogue avec les auteurs et leurs œuvres, avec « le don des morts » pour reprendre la belle formule de Danièle Sallenave. Écoutons ce que disent les usagers mêmes des bibliothèques: « Je suis venu à la Bpi comme on boit un verre d'eau », dit un autodidacte assoiffé de savoir¹¹. Et un jeune d'origine algérienne, qui fréquente une bibliothèque de banlieue: « Je lis non pas pour m'évader, parce qu'on ne peut pas s'évader. Je vais faire une phrase d'auteur: je lis pour apprendre ma liberté¹². »

Le pouvoir des mots sur du papier: voilà bien une croyance spécifiquement française. Or, cette croyance est en train de s'estomper, de s'affaiblir, de disparaître. En matière de lecture, la France aujourd'hui abandonnerait le registre de la foi pour une approche profane. Regardons-y de plus près.

La fin de l'exception française ?

Quelle est aujourd'hui la place du livre et de la lecture en France? Une place paradoxale: les Français sont plus

10. *Les Rendez-vous de l'édition*, BPI, 1999.

11. Christophe Evans, Agnès Camus, Jean-Michel Cretin, *Les Habités: le microcosme d'une grande bibliothèque*, BPI, 2000.

12. Michèle Petit, Chantal Balley, Raymonde Ladefroux, *De la bibliothèque au droit de cité: parcours de jeunes*, BPI, 1997.

nombreux à acheter des livres (63 %), possèdent plus de livres (91 %), sont plus nombreux à fréquenter une bibliothèque (31 %). Mais si la lecture est désormais une activité très largement partagée, elle diminue d'intensité. Les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français montrent notamment une baisse du nombre de gros lecteurs depuis une dizaine d'années. « La France lit plus, les Français lisent moins », résume François de Singly.

Cette diminution du noyau dur des lecteurs suscite des commentaires alarmés, au-delà même de toute raison. Je cite, entre mille autres exemples, Bertrand Poirot-Delpech, de l'Académie française, dans un article intitulé « La lecture, c'est juin 1940¹³ » : « C'est la lecture comme instrument unique de regard sur le monde et sur soi que le XX^e siècle a évacué en quelques décennies. La langue a cessé d'être l'objet d'un savoir républicain facteur de liberté et d'égalité (...). L'abandon, par le XX^e siècle, de la notion de richesse et de liberté personnelles par le Livre représente une perte aussi tragique et lourde de conséquences que l'anéantissement par les deux guerres mondiales du concept d'humanité. »

Dans l'excès même du propos, on mesure l'émotion : c'est le livre comme symbole d'une liberté possible qui est atteint. On le voit, l'image du livre, depuis vingt ou trente ans, a radicalement changé. Une enquête menée récemment par Christian Baudelot montre que si les jeunes lisent (*Et pourtant, ils lisent!*, Seuil, 1999), leur rapport au livre est de plus en plus distant. Interrogés sur leurs activités de loisirs, les jeunes de 6^e placent la lecture de livres au 6^e rang

de leur activité, après « écouter de la musique », « regarder la télé », « voir des amis », « faire du sport » et « lire des magazines ». Le sociologue Olivier Donnat résume ce glissement symbolique : « Le livre souffre d'un déficit d'image (...). Il est devenu pour beaucoup emblématique d'un monde révolu, celui qui a précédé la généralisation des nouvelles technologies et la diffusion des valeurs de rapidité, de convivialité et d'hédonisme qui leur sont liées¹⁴. »

Pour terminer sur ce point, l'illustration par quelques exemples de cette analyse sociologique.

À sa sœur à qui on vient d'offrir un livre, un garçon de dix ans adresse un radical « Un livre, c'est pas un cadeau, c'est une corvée », dans un téléfilm diffusé l'été dernier à la télévision française¹⁵.

Autre exemple, le récit d'une librairie marseillaise : « La librairie. L'enfant jouait avec le directeur des musées de Marseille, qui travaillait à l'étage du dessus. Il était sans doute un peu leur mascotte, la preuve des livres par le prolétariat et il en était fier. Dix ans plus tard, il est en prison comme son frère. « On l'a vu glisser sans rien pouvoir faire [dit la librairie]. On a bien essayé, mais je pense que dans le quartier la pression était trop forte, on devait se moquer de lui¹⁶. »

Le sociologue Erving Goffman avait raconté une histoire similaire – mais dont la fin était plus heureuse – d'un jeune délinquant qui fréquentait la bibliothèque publique de son quartier mais qui, avant d'y entrer, veillait à ce qu'il n'y ait dans la rue personne de connaissance (personne de sa bande, de son groupe, de son gang) qui pourrait le trahir et rire de lui.

Rire des lecteurs, à nous qui sommes

13. *Le Monde*, 1^{er} octobre 1996.

14. *Les Français face à la culture : de l'exclusion à l'éclectisme*, La Découverte, 1994.

15. *Les Parents modèles*, diffusé le 26 juillet 2000.

16. *Libération*, 13 octobre 2000.

lecteurs, cela semble une incongruité. Mais il semble que ce rire ne soit pas si rare. Jugeons-en par ce portrait de grand lecteur dressé par des élèves de BEP : « Intelligent, emmerdant, coincé, solitaire, avec des lunettes et toujours en avance en cours. » La lecture isole, coupe des autres, rompt avec la sociabilité juvénile, disent les jeunes. La dégradation de l'image du livre s'accompagne de la dégradation de l'image du lecteur, du gros lecteur, du fou de lecture. François de Singly commente alors : « On comprend que si un tel jeune existe, il se cache¹⁷. »

Pourtant, pourtant, cette image n'est pas unanime. Parallèlement à cette image dégradée, désacralisée (profanée?), persiste une image positive, heureuse, passionnée.

L'éditeur Georges Monti : « Jeune homme, j'étais un lecteur exagéré¹⁸. »

Le journaliste Pierre Dumay : « Un livre est comme une ville avec ses rues où les vitrines se suivent comme des mots. À la première lecture, on ne s'arrête pas également devant chaque étalage. Relire est aussi naturel qu'aimer. Les personnes qui n'aiment pas relire les livres qu'elles ont aimés me font penser à un fat qui dirait d'une femme : je l'ai déjà lue¹⁹. »

L'écrivain Jean-Paul Sartre : « Les souvenirs touffus et la douce déraison des enfances paysannes, en vain les chercherais-je en moi. Je n'ai jamais gratté la terre ni quêté des nids, je n'ai pas herborisé ni lancé des pierres aux oiseaux. Mais les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne ; la bibliothèque, c'était le monde pris dans un miroir ; elle en avait l'épaisseur infinie, la variété,

l'imprévisibilité [...]. J'avais trouvé ma religion : rien ne me parut plus important qu'un livre²⁰. »

Encore une citation, pour finir. Elle est de Jacques Roubaud, écrivain français, qui dit de lui qu'il est un *homo bibliothecus* : « C'était le soir. M^{me} Lugton nous envoyait coucher. Mais il faisait jour encore, très jour. Je n'avais nullement sommeil, je voulais profiter de tout ce temps exceptionnel. Alors je lisais. J'ai toujours lu. Je crois que depuis l'âge de cinq ans je n'ai jamais passé une journée sans ouvrir un livre (même à l'hôpital, même à l'armée). Quand je ne pourrai plus lire je mourrai²¹. »

Les imaginaires du livre et ses frontières

Les spécificités françaises du livre sont-elles bien spécifiques, ou leur affirmation, leur affichage participent-ils d'une posture aristocratique : voyez comme je suis spécifique, voyez comme je suis unique, voyez comme je suis beau... C'est ce qu'on pourrait croire, par exemple, en entendant l'éditeur Tony Cartano : « Il y a des best-sellers américains qui ne sont pas et ne seront jamais des best-sellers en France. Le marché français est probablement le plus singulier, le plus spécifique, le plus original du monde²². »

Je vais évoquer rapidement quelques-unes de ces spécificités – réelles ou supposées – je laisse de côté la place du livre à la télévision et dans les médias, qui fera l'objet de la deuxième table ronde.

Le dialogue éditeur-auteur

En France, l'agent littéraire est peu usité. Le dialogue est direct entre l'éditeur et l'auteur, ce qui fait naître cette comparaison sous la plume de

17. François de Singly, *Les Jeunes et la lecture*, Dossier Éducation et formations, n° 24, 1993.

18. *Les Rendez-vous de l'édition*, op. cit.

19. *Autobiographie d'un lecteur*, Pauvert, 2000.

20. *Les Mots*, Gallimard, 1964.

21. *Poésie*., Seuil, 2000.

22. *Les Rendez-vous de l'édition*, op. cit.

l'éditeur Olivier Nora : « Nous sommes des chasseurs, eux [aux USA] des agriculteurs disposant d'agents qui chassent pour eux²³. »

La place de la littérature étrangère

Depuis la guerre, tous les pays européens, sauf l'Angleterre, traduisent de plus en plus. L'éditrice Teresa Cremisi affirme que la « visibilité de la littérature étrangère en France » s'explique « parce que la littérature nationale y a été investie plus fortement et plus longtemps qu'ailleurs. Le grand écrivain est un personnage qui a beaucoup compté jusqu'à aujourd'hui²⁴ ». Le succès de certains écrivains étrangers, dit-on volontiers, est plus grand en France que dans leur propre pays. Chester Himes, dit-on, est plus connu en France qu'outre-Atlantique. Mais Christian Bourgois calme cet enthousiasme : « Burroughs et Allen Ginsberg sont devenus d'extraordinaires pop-stars à la fin de leur vie, mais en France ils sont lus par quelques centaines, quelques milliers de personnes, même quand je les ai publiés en 10/18. Je considère Antonio Lobo Antunes comme l'un des plus grands écrivains dans le monde en ce moment ; quelques milliers de personnes seulement s'intéressent à lui. La littérature, l'écrit en France est très extraordinairement sacralisé, mais tout cela ne concerne qu'une sorte de pellicule, une frange²⁵. »

Et puis il faut bien dire que ce sont surtout les auteurs ayant du succès à l'étranger qui en ont aussi en France : citons les inévitables Michael Crichton et Stephen King, mais aussi Barbara Cartland, Mary Higgins Clark, Ruth Rendell, et Helen Fielding et Harry Potter...

L'édition et le profit

Selon André Schiffrin, la logique éditoriale résiste mieux en France qu'en Angleterre ou aux États-Unis à la logique financière : « La différence majeure entre la France et les États-Unis ne tient pas aux chiffres. Elle tient à l'importance et à la qualité des livres publiés (...). La production française n'a pas changé de façon aussi marquée qu'aux États-Unis – et à un moindre degré en Angleterre – où un coup d'œil sur les catalogues suffit à déceler la recherche toujours plus évidente du profit²⁶. » Le nombre de nouveautés publiées chaque année en France (20 000) est moindre qu'en Grande-Bretagne et, évidemment aux États-Unis (70 000).

Le livre et la propriété collective

Aux USA, remarque Jean Hébrard, les professeurs d'université n'ont pas de bibliothèque personnelle mais travaillent avec les ressources des bibliothèques de leurs universités. La situation est inverse en France. Dans les pays anglo-saxons, le succès des bibliothèques publiques est incroyablement plus important qu'en France : 25 % d'utilisateurs en France, mais 40 % en Nouvelle-Zélande, 49 % en Finlande, 68 % en Grande-Bretagne...

Il faudrait aussi, sans doute, parler du prêt payant en bibliothèque en Europe où, dit Jean-Marie Borzeix, « la ligne de partage entre pays favorables au droit de prêt et pays le refusant suit à peu près la frontière entre catholicisme et protestantisme²⁷ ». Il faudrait aussi parler des réseaux de librairies, parler des prix littéraires, parler des livres électroniques... Mais il faudrait surtout

23. *Les Rendez-vous de l'édition*, op. cit.

24. « World Literature », *Le Débat*, n° 112, 2000.

25. *Les Rendez-vous de l'édition*, op. cit.

26. *L'Édition sans éditeurs*, La Fabrique, 1999.

27. *Le Débat*, n° 112, 2000.

(et ce sera ma conclusion) souligner et rendre hommage à cette porosité, cette curiosité qui font que des auteurs européens traversent les frontières et nous importent – comme, je l’espère (je le crois) des auteurs français traversent les frontières et importent aux lecteurs européens. De Salman Rushdie à Lobo Antunes, de Bronislaw Gieremek à Carlo Ginzburg, de Norbert Elias à Habermas, de Soljenitsyne à Vaculik, de Pessoa à Theodore Zeldin, de Kundera à Tabucchi, de Vaclav Havel à Umberto Eco, notre admiration et notre dette sont immenses.

Et pour conclure cette conclusion, je laisse la parole à un auteur de partout et de nulle part, d’Europe et d’Amérique du Sud – vous aurez reconnu Borges : « J’ai grandi dans un jardin cerné d’un long mur et dans une bibliothèque contenant d’innombrables livres anglais (...). Plus de trente ans ont passé, la maison dans laquelle me furent révélées ces fictions a été démolie, mais j’aime à penser que je ne suis au fond jamais sorti de cette bibliothèque et de ce jardin²⁸. »

28. Cité par Cristina Grau, *Borges et l’architecture*, BPI, 1992.